

# CRÉATIVITÉ



Créativité et diversité bien vivantes à l'UMCV

La riche palette cinéma de Jean-Paul Combelles

Josette Bardy a rencontré les "femmes aux longs cous"

Les SoulaCritiques d'Hélène Linard

Christine Rey : les boucles Lelouch

Rendre le cinéma et le documentaire accessibles à toutes et tous

JUIN 2023

Trimestriel # 141

FÉDÉRATION DES CLUBS DE CINÉASTES

DE LA FFCV

## Edito

Le tout nouveau numéro de l'Écran vient d'arriver dans nos boîtes aux lettres électroniques. Avec un tour de France dans nos huit régions qui inlassablement poursuit sa route, parfois sinueuse et difficile mais toujours passionnante puisqu'elle permet de mieux se connaître et de se comprendre au travers de nos traditions et différences qui se reflètent jusque dans nos réalisations.

Pour cette dernière édition de notre revue nationale, c'est l'UMCV qui sera mise en valeur. Puisse cet éclairage sur une entité dynamique, talentueuse et productrice de films de qualité, relancer un ordre de marche en avant pour que perdure longtemps le plaisir de découvrir la créativité des uns et des autres.

Cet éditorial est aussi l'occasion de rappeler l'engagement de tous, pris lors de l'un de nos derniers conseils d'administration, à savoir celui de « mettre la main à la pâte » (à papier, bien sûr) et de faire le nécessaire pour apporter une contribution rédactionnelle à notre revue, et soulager ainsi son rédacteur en chef Charles Ritter, assez esseulé dans une tâche qu'il accomplit avec opiniâtreté pour que survive un lien indispensable entre les membres de notre fédération. Outre cette aide précieuse qui devrait lui être apportée, ces contributions auraient le mérite de la pluralité et de la diversité des sentiments et des appréciations que nous souhaitons tous. L'appel lancé pour l'implantation de correspondants régionaux est quant à lui resté lettre morte. Et c'est bien dommage à un moment où la FFCV devrait sentir le souffle d'un élan commun pour que les responsabilités, en général, puissent être partagées. Bonne lecture à tous.

*Jean-Claude Michineau  
Président de la FFCV.*

- ▶▶ L'Écran, trimestriel édité par la Fédération Française de Cinéma et Vidéo.  
117 rue de Charenton, 75012 Paris.  
Contact : [contact@ffcinevideo.com](mailto:contact@ffcinevideo.com)  
Directeur de la publication : J.-C. Michineau.  
Rédacteur en chef, maquettiste : Ch. Ritter.  
Secrétaire de rédaction : D. Bourg.  
Crédits photos : UMCV, UAICF, droits réservés.
- ▶▶ En couverture : *Tabou* (JP Combelles)

## Tour de France des régions

### Créativité et diversité bien vivantes à l'UMCV

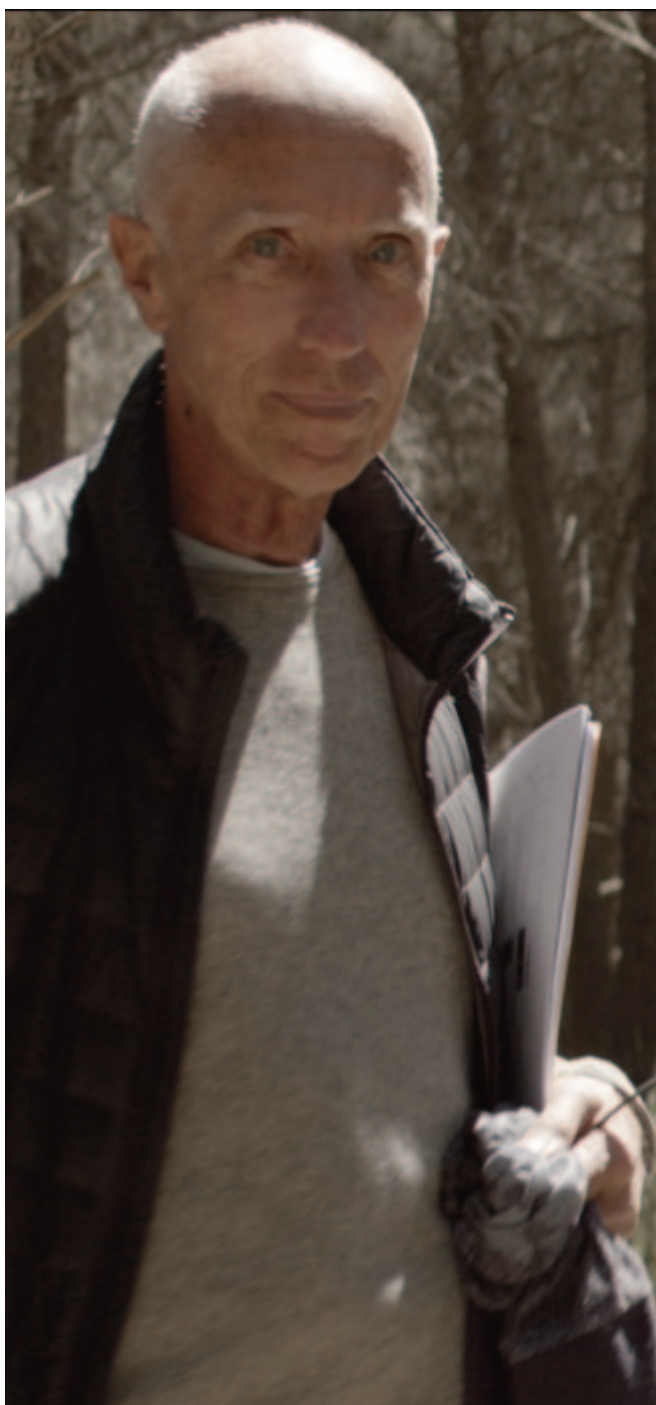
Notre revue avait déjà mis à l'honneur l'Union Méditerranée Cinéma Vidéo (UMCV) dans son numéro de juin 2021 avec 4 pages consacrées au club Apt en Vidéo et 12 pages aux époux Brachet, de Cannes.

Encore mieux : trois numéros hors série se sont succédés, mettant en lumière auteurs et clubs de cette « région 8 », *Jean-Jacques Quenouille, jusqu'au bout du monde* en 2019, *Le club UAICF de Sète* en 2020, *Jeanne Glass, une famille de tous les cinémas* en 2021. Chouchou de l'Écran, l'UMCV ? Non, c'est simplement qu'il y a du talent cinéma sous le soleil du Midi, et des initiatives qui font bouger les choses, comme le nouveau festival Open Mirabeau du club A2PV. Les auteurs que l'Écran a rencontrés cette fois-ci illustrent une fois de plus la grande diversité du cinéma non professionnel que manage Jean-Pierre Droillard, président de la région.



Mise en place délicate du comédien Luc Rodriguez sur le tournage de *Unité clinique* (Jean-Paul Combelles).

## La riche palette cinéma de Jean-Paul Combelles



Jean-Paul Combelles sur le tournage de *Le chemin de la galère*.

Jean-Paul Combelles, cinéaste à l'Association Fuvélaine Art Cinéma Théâtre (AFACT), présentait la fiction *Tabou* au dernier festival Ciné en courts de Soulac.

Cette même année, l'auteur avait proposé au Fédé Open Festival un film expérimental sur le thème du geste, intitulé *Caprices*. Avec deux écritures cinéma radicalement différentes, il y avait de quoi être intrigué. Rencontre avec un cinéaste discret mais imaginatif de la petite commune de Fuveau, au pied de la Montagne Sainte-Victoire.

**L'Ecran** ►► « Une jeune femme s'éprend d'un homme en état de handicap physique et va avoir une relation intime avec lui. », tel est le synopsis que vous donnez à votre film *Tabou*. Il n'y a pourtant pas que cette scène intime (magnifiquement mise en scène) qui peut « déranger » le spectateur, mais aussi le fait que le handicapé soit lui-même un dealer dans la cité. Ce double aspect du personnage peut déranger le spectateur comme il peut donner des envies de meurtre au caïd du quartier. Quelles étaient les motivations de départ pour réaliser ce film ?

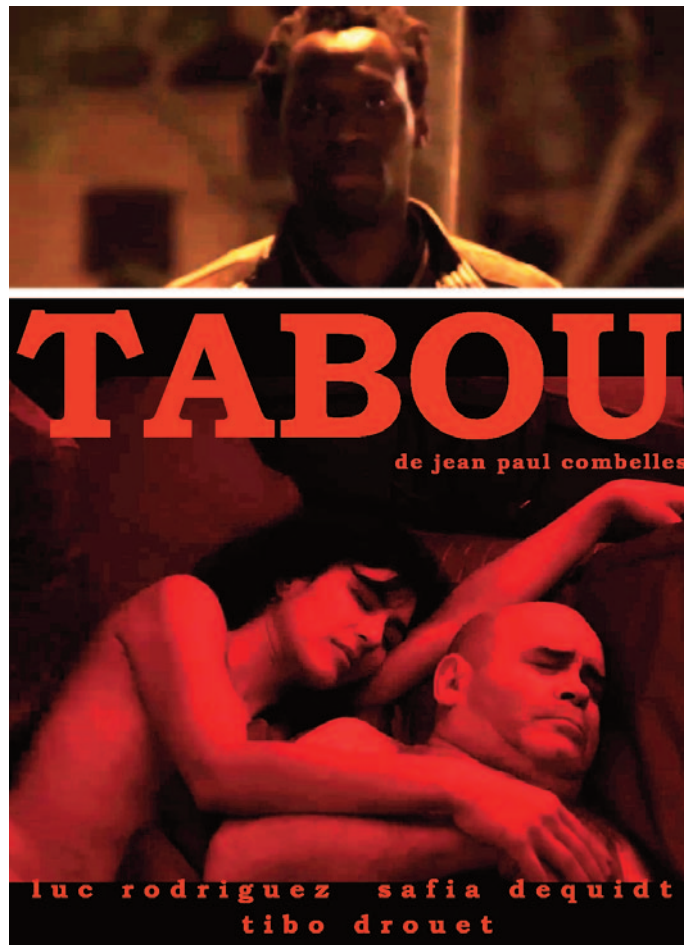
**Jean-Paul Combelles** ►► Luc Rodriguez m'a demandé de mettre en images une relation entre un homme handicapé et une femme valide. J'ai commencé à écrire un scénario en respectant les règles d'écriture d'un court métrage : background

des personnages, bible (*document qui recense toutes les informations utiles à un tournage, NdIR*), définir le personnage principal, préciser le conflit, le séquençier, etc. Comme je trouvais cela ennuyeux, j'ai décidé de repartir à zéro et d'aller directement à l'essentiel. Avec cette deuxième écriture, le film devenait beaucoup plus érotique. Au moment du tournage, les choses ont encore changé. A la demande de l'actrice, et sous les conseils de l'assistante réalisatrice, la relation entre un homme handicapé et une femme valide a abouti à une relation amoureuse. Et cela se voit dans les images. L'écriture d'un scénario n'est pas figée. Eh oui : cet homme est un dealer de cannabis, peut-être pour arrondir ses fins de mois car l'allocation adulte handicapé ne peut lui permettre de vivre décemment.

**L'Ecran ►►** Quelqu'un qui ne connaîtrait que vos films d'animation en stop motion assez sommaire (*Aventurières en herbe ; La croix et le baron*) serait surpris par la grande maîtrise formelle et narrative de *Tabou*. Tout y est : audace du scénario, puissance de la mise en scène, image et bande son très bien pensées et travaillées, comédiens parfaits de justesse. Un tel film est rare dans le circuit de la fédération. Vous vous êtes donné les moyens de vous entourer d'une solide équipe technique pour arriver à un tel résultat. Pouvez-vous nous expliquer comment vous y êtes parvenu ?

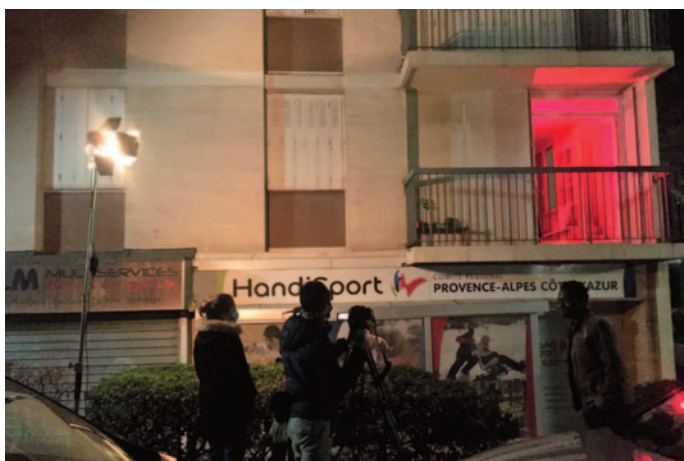
**Jean-Paul Combelles ►►** Par une journée d'été dans un bar du vieux port à Marseille, j'ai pitché le projet auprès d'une équipe de jeunes étudiant(e)s de l'atelier de l'image et du son (AIS), une école audiovisuelle de Marseille. L'histoire les a séduits.

*La croix et le baron* n'est pas une réalisation sommaire au sens où vous l'entendez. Le nombre d'images par seconde du déplacement des personnages est un



choix délibéré et assumé, il peut ne pas plaire, mais il n'est en aucun cas sommaire. C'est un film d'animation, bien entendu, mais c'est d'abord un film de fiction qui raconte une histoire et qui dépeint l'âme de chacun des personnages. Le baron décrit par Jean Giono, sur une demi-page seulement du livre *L'Iris de Suse*, est un personnage haut en couleur et mérite que l'on s'y attarde. Si vous avez l'occasion de parler avec des personnes ayant lu *L'Iris de Suse*, elles ne se souviennent pas de ces quelques lignes où Giono décrit le fantasque baron François de Quelte. J'ai voulu lui rendre hommage.

**L'Ecran ►►** Les adhérents de la FFCV avaient découvert l'acteur Luc Rodriguez, atteint d'infirmité motrice cérébrale, dans le documentaire *La vie de Luc*, de Vito Caracci (club A2PV), qui avait obtenu le Grand Prix du concours national de la FFCV en 2014 à Bourges. Luc Rodriguez avait été révélé par la shortcom française *Vestiaires* que France 2 diffuse depuis 2011. Co-scénariste de *Tabou*, Luc Rodriguez apparaît dans la plupart de vos films de fiction. Vous êtes-vous trouvé des points communs dans vos envies de cinéma ?



Tournage de *Tabou*.



*Tabou*, présenté à Ciné en courts 2022.

**Jean-Paul Combelles** ►► J'ai rencontré Luc par l'intermédiaire du président de l'association A2PV, Vito Caracci. Le fait d'avoir travaillé comme kinésithérapeute auprès d'adolescents handicapés m'a rapproché de Luc. J'aime beaucoup l'humour noir de Luc et *Le chemin de la galère* que l'on vient de tourner en avril 2023 est le 4e film de fiction que nous faisons ensemble. C'est un bon acteur et on rigole bien.

**L'Écran** ►► [Le film \*Tabou\* a abouti à un clip au même titre. Réalisé par Estelle Michelet, on y retrouve semble-t-il la même équipe de comédiens et de techniciens, avec Luc Rodriguez comme producteur délégué. Pouvez-vous nous dire comment ce clip a été produit et réalisé par rapport au film ?](#)

**Jean-Paul Combelles** ►► On retrouve dans le clip les mêmes comédiens et comédiennes présents dans le film. Par contre, si vous portez attention au générique, l'équipe technique est différente. Je suis un réalisateur amateur et j'aime bien ce mot. On dit aussi « non-professionnel ». Mais dans le circuit semi-professionnel, une réalisation « amateur » n'est pas bien considérée. En effet le clip *Tabou* devait être présenté au FIFH de Lyon et pour ne pas nuire à la notoriété de Luc, j'ai décidé de ne pas apparaître comme réalisateur. Et laissé Estelle comme seule réalisatrice même si nous avons coréalisé ce clip. Andréa 31.10 est un jeune rappeur marseillais (Instagram et You Tube) qui, après avoir vu le film *Tabou*, a décidé d'écrire un texte

en reprenant le thème du film. Luc et moi avons beaucoup aimé ce rap et nous avons décidé d'en produire le clip.

**L'Écran** ►► [Le plus ancien film que l'on trouve sur votre chaîne You Tube est \*Unité clinique\*, réalisé en 2019. Quel a été votre parcours cinéma ?](#)

**Jean-Paul Combelles** ►► *Unité clinique* est réellement mon premier film. Je me suis surtout beaucoup intéressé au théâtre, j'allais régulièrement voir des pièces à Aix et à Marseille. J'ai le souvenir d'avoir réalisé une petite fiction vers l'année 1975 dans le cadre de mon école d'animateurs-éducateurs à Rennes. Dans les années 1980, j'étais directeur d'un centre socio-culturel à Mulhouse et animateur ciné-club, occasionnellement projectionniste. Ma curiosité pour le cinéma date peut-être de cette période sachant que les films de Charlie Chaplin ont jalonné ma jeunesse. Plus tard, j'ai commencé à travailler sur une adaptation théâtrale de *Comme il vous plaira*, la pièce de Shakespeare, que j'ai essayé de faire connaître et de monter. Le projet n'a pas abouti, mais j'ai utilisé une scène de cette pièce pour la monter en court-métrage avec la mise en scène que je voulais. C'est ainsi qu'est né *Unité clinique* inspiré par les clameurs qui se posent au coin d'une rue pour dire des textes, des poèmes ou tout simplement pour faire entendre leur voix. J'ai eu des très bons retours d'historiens auxquels j'ai envoyé le film, surtout par des professeurs spécialistes de l'époque Shakespearienne à la Sorbonne.

**L'Ecran ►►** Dans *Unité clinique*, fiction qui dénote déjà une écriture cinéma affirmée, un univers très personnel, vous mettez en scène des doux dingues qui déclament du Shakespeare aussitôt sortis d'une clinique, sur fond de musique de guinguette aux abords du bucolique canal de Carpentras. Est-ce vraiment votre premier film, et comment ce film s'est-il construit ?

**Jean-Paul Combelles ►►** *Unité clinique* a été réalisé avec l'association A2PV des Pennes Mirabeau. J'ai écrit le scénario à partir d'une scène de *Comme il vous plaira* respectant les traductions de Victor Hugo, Jules Supervielle, Yves Bonnefoy, Jean-Michel Desprats. Inspiré par les clameurs de rue, j'ai fait dire le texte par des personnes échappées d'une clinique psychiatrique parties à la recherche d'un public. C'est un peu mon *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Ces personnes réussissent à sortir de leur isolement parce qu'elles ont quelque chose à dire. Elles vont dire un texte appris à l'atelier théâtre de la clinique et pouvoir établir avec moins de crainte, des relations avec les gens du dehors. Face à ces personnes qui déclament des vers blancs, des enfants, des ados, des adultes, se situent en contrepoint du texte pour le placer à notre époque. Et son sujet traite de notre indifférence face à la souffrance animale. J'ai utilisé le théâtre dans le théâtre (méta-théâtre) pour permettre à des pensionnaires sortis d'une clinique psychiatrique, un rapprochement

plus grand avec les autres. D'un point de vue cinématographique, les diagonales ont étayé mon intention.

**L'Ecran ►►** Vous organisez également des projections en plein air à Fuveau. Quelle était l'origine de cette initiative ?

**Jean-Paul Combelles ►►** A compter de 2018, je me suis passionné pour le court métrage. Je me rends régulièrement dans les festivals de courts métrages et j'ai posté un millier de fiches de critiques sur mon blog *pourfairecourts*. J'ai acquis la reconnaissance de professionnels, mais le but était d'établir une sélection pour les projections à Fuveau, en plein air sur écran géant. Le succès a été immédiat, avec en moyenne entre 100 et 150 spectateurs présents. La dernière édition s'est faite en collaboration avec les habitants d'un village voisin. La projection n'aura pas lieu cet été, car la réalisation de deux films m'a pris trop de temps et d'argent pour monter l'opération. J'ai aussi arrêté mon blog, car le développement technique du domaine WordPress était devenu chronophage et trop onéreux. Nouveau motif de satisfaction de cinéophile : j'ai intégré l'équipe de programmation d'un festival professionnel assez important basé à Rousset, *Courts-Bouillon*. Pour ce festival qui accueille 400 personnes, j'essaie de défendre des films amateurs et semi professionnels qui y sont proposés.



*Unité clinique.*

J'essaie d'éviter de me faire influencer par les sociétés de production qui apparaissent aux génériques des films et les prix divers qu'ils ont pu obtenir.

**L'Ecran ►►** Comment s'est créé votre club, l'Association Fuveau Art Cinéma Théâtre (AFACT) ? Quelles sont ses activités et comment s'organisent-elles ?

**Jean-Paul Combelles ►►** J'ai créé cette association pour utiliser le GUSO, modalité qui permet la déclaration simplifiée pour délivrer des cachets aux intermittents du spectacle. Malheureusement j'ai été mal informé car une association comme la mienne ne permet pas d'utiliser le GUSO. Je ne l'ai pas dissoute pour autant, elle m'a permis de structurer la récupération de dons, suite à une action de crowdfunding pour le financement du film *Unité clinique*. Vous pouvez retrouver les activités de l'AFACT sur le site de l'UMCV dans la revue Atout Sud.

**L'Ecran ►►** *Caprices* est un film radicalement expérimental que vous avez proposé l'an dernier au Fédé Open Festival, sur le thème du geste. Ce film illustre en tout cas la très large palette de votre univers créatif. *Caprices*, kaléidoscope d'images de votre jeunesse mêlé à des illustrations macabres et fortement symboliques, semble une plongée dans les tourments de votre enfance. Comment écrit-on et structure-t-on un tel film ? Ce film vous a-t-il été inspiré par le Fédé Open Festival ?



*Caprices*, film expérimental proposé au Fédé Open Festival 2022.

**Jean-Paul Combelles ►►** Oui, ce film a été inspiré par le Fédé Open Festival. Le geste, c'est le geste de mon père qui a envoyé sur moi une cuillère d'épinards que, par caprice ou par goût, je ne voulais pas manger. Sont revenus à ma mémoire des souvenirs, plus ou moins confus (que j'ai traduit par un mélange d'époque et de formats) en choisissant la forme expérimentale qui est un bon moyen de les assembler. Les sorcières et leurs sabbats peuplaient mes nuits. Lorsque j'ai découvert bien plus tard les *Caprices* de Goya, j'ai fait un lien entre mes terreurs nocturnes et la période de la fin du baby boom des années 1950. Allez voir les gravures de Goya et... bienvenue en enfer. Au final, le hula hoop a chassé les ronds de sorcières.



Les projections en plein air de Fuveau.



« Ces animations, comme vous dites, sont des films de fiction à part entière, car la fiction est une construction imaginaire (...)»

**L'Ecran** ►► Contrairement à vos ambitieuses fictions, vos films d'animation au procédé artisanal apparaissent comme des exercices solitaires bricolés où vos exigences formelles semblent moins grandes : stop motion au rythme lent, qualité de son de qualité moyenne. Pourtant, le langage cinématographique est d'une belle richesse dans la mise en scène de ces figurines. Et là aussi, comme pour Shakespeare dans *Unité clinique*, vous vous inspirez pour *La croix et le baron* d'un conte de Jean Giono. Quelle place accordez-vous à ces animations dans votre filmographie ?

**Jean-Paul Combelles** ►► Ces animations, comme vous dites, sont des films de fictions à part entière, car la fiction est une construction imaginaire. Je ne suis pas fan des films « de fiction animation » que l'on crée avec son ordinateur. Certains vont passer des semaines et des mois, et la nuit comme le jour, à construire un film avec l'informatique pour un résultat pas toujours satisfaisant. Je ne suis pas fan non plus des films en 3D, le plus souvent pauvre en scénario. Je construis mes films d'animation en milieu naturel.

Je suis botaniste et, avec *Aventurières en herbe*, j'ai voulu évoquer des plantes sauvages aux propriétés méconnues. Quelques élèves de l'école primaire du Rousset ont prêté leur voix au mixage. J'ai beaucoup travaillé et appris sur les valeurs de plan avec le tournage de *La croix et le baron*, les angles de caméra, pendant que je passais des semaines dans les bois, à placer les figurines créés par Magali.

Dans *La croix et le baron*, je montre les arbres, les feuillages, la lumière du soleil, je fais entendre le chant des oiseaux et des grillons. Chaque personnage



*Aventurières en herbe.*



à une personnalité et le rythme du film nous laisse le temps de les apprécier, bande son assumée. Il y a aussi la musique qui souligne les différences entre un baron accompagné d'une structure musicale classique comme *La grande fanfare* de Lully, et l'accompagnement du curé par une fanfare de rue. Les deux à la fin de l'histoire vont se retrouver sur un tango languoureux. Si on me demandait de choisir un plan dans ma filmographie, ce serait le travelling des deux petites marionnettes filmées avec une petite Dolly que j'ai faite rouler sur une planche au milieu des herbes. Ces marionnettes fabriquées par des enfants de maternelle vont faire profil bas suite à leur moquerie envers le géranium Robert.

**L'Écran ►►** Avec votre dernière fiction *Le cloître (U chiostru)*, vous affinez encore davantage la singularité de votre écriture cinéma. Vous y travaillez superbement les ambiances et les tensions entre les personnages, en mode western, dans ce village isolé de la Corse. « *Écrire cette histoire, expliquez-vous dans votre note d'intention, c'est un peu comme si je retournais sur les lieux de mon crime. Pourtant je n'ai pas commis de crime et n'en commettrais jamais. Écrire cette histoire, c'est la revivre un peu et, grâce au cinéma, pouvoir partager ce bref moment de ma vie.* » Une histoire marquante, vécue en Corse ?

**Jean-Paul Combelles ►►** Oui, une histoire vécue dans les années 1980 en Corse. J'étais kiné à cette époque-là et j'avais remplacé une collègue qui ne pouvait pas faire l'intervention à domicile, exactement

comme dans le film. C'est un sujet pas très connu et tabou : certaines familles enferment leurs filles pour les soustraire aux regards masculins et préserver leur virginité. C'est une coutume qui est assez fréquente sur le pourtour méditerranéen. Si certaines de ces jeunes filles choisissent de se rebeller face à ces décisions familiales, le conflit devient inéluctable et les rapports vont se déliter et s'envenimer toujours au détriment des jeunes femmes. Il est fréquent que de jeunes garçons, qui éprouvent des sentiments pour certaines de ces jeunes filles, se fassent tailler les oreilles (au sens propre) et se voient interdire l'accès au village et à la région. Ils mettent leur vie en danger s'ils ont le malheur de retourner sur le lieu de « leur crime ». Bien sûr et heureusement, la plupart des jeunes femmes ne vivent pas ce genre de situation mais en ce jour d'été 1980, j'ai été confronté à des menaces qui n'avaient pour but que de préserver de manière illégitime une personne privée de liberté.

**L'Écran ►►** La jeune femme à la fenêtre qui ferme les volets — plan final du film — semble tout aussi « cloîtrée » que son aînée malade (elle-même dans cinquante ans ?). Que vous a inspiré cette expérience ? L'impuissance face à ces mondes clos et hostiles, ou le sentiment que nous vivons tous dans les « cloîtres » de nos représentations ?

**Jean-Paul Combelles ►►** La jeune fille à la fenêtre accepte d'être cloîtrée. Elle n'est pas de taille à affronter les décisions familiales la concernant. Elle regarde s'éloigner un garçon de son âge, s'interdisant à tout



*Le cloître (U chiostru).*



sentiment pour lui. L'écriture de ce scénario et sa mise en image avec le cinéma, sont les seuls moyens que j'ai trouvés pour témoigner de la vision furtive de cette jeune femme à sa fenêtre. À chacun de se positionner sur ce sujet, mon rôle ayant été de « dévoiler » la condition de vie d'une femme.

**L'Ecran ►►** Vous restez attaché à l'univers associatif du cinéma de la fédération tout en vous appuyant sur la compétence de jeunes professionnels. C'est une bonne méthode pour réaliser et progresser ?

**Jean-Paul Combelles ►►** Depuis *Tabou*, j'ai beaucoup appris avec ces jeunes professionnels. Ils n'ont pas d'a priori sur les amateurs. Ils ont vu comment je m'organisais et je travaillais. Cette expérience m'a permis de rencontrer un cadreur chef opérateur qui est devenu fidèle sur mes films. Une association de cinéastes non professionnels avec laquelle je viens de tourner *Le chemin de la galère* va lui proposer de faire des interventions pour aller plus loin dans l'utilisation du matériel vidéo en clubs. Je reste aussi en contact avec des anciens étudiants de l'AIS qui se sont constitués en association. Les compositeurs Angélique et Jean-Claude Nachon, qui ont remporté de nombreux prix de musiques de films et qui ont beaucoup aimé *Unité clinique* projeté au FIFH à Lyon en 2020, ont spontanément composé la musique du *Cloître*. Mes appels à collaboration auprès des clubs de l'UMCV sur un prochain projet restent lettre morte, c'est dommage. J'espère toujours pouvoir réunir une équipe autour d'un projet commun. Les jeunes sont plus ouverts et réactifs sur des projets concrets.

**L'Ecran ►►** Je suppose que vous avez inscrit *Le cloître* aux rencontres régionales de l'UMCV à Ventabren ? Nous avons hâte de le découvrir à Soulac où il devrait en principe être sélectionné.

**Jean-Paul Combelles ►►** J'ai appris que le festival régional serait en ligne cette année. Ça ne m'intéresse pas de présenter un film dans ces conditions. Je préfère les festivals en présentiel. *Le cloître* a été programmé au festival Les couleurs du Court à Paris, et au festival Emergenzza à Corte dans lesquels je me suis rendu pour assister aux projections et parler du film. *Tabou* a été sélectionné dans six festivals de courts métrages en France dont le festival Regards croisés à Saint-Malo. Une vidéo publiée sur ma page Facebook rend compte de l'ambiance extraordinaire de ces journées de projections.

**L'Ecran ►►** Que faut-il souhaiter à votre association fuvélaine, et quelle est l'actualité de Jean-Paul Combelles aujourd'hui ?

**Jean-Paul Combelles ►►** Encore du cinéma ? Je viens de terminer le tournage du *Chemin de la galère*, un scénario écrit à partir d'un fait divers qui a eu lieu en 2017, route de Luynes, pas loin d'Aix-en-Provence. Le film est actuellement au montage. Une page Facebook et deux autres projets : *Le justicier à la pelle* et *Fin de partie*.

*Propos recueillis par Charles Ritter.*



*Le chemin de la galère*, nouveau film de l'auteur.

## « Je suis une vieille dame qui s'amuse ! »

Marie-Christine Martin d'Aigueperse est adhérente du Caméra club de Cannes. Invitée régulière chez TV Azur pour ses récits de voyage, elle anime les projections publiques que l'association organise chaque mois.

Jurée à Ciné en courts en 2021, elle a réalisé un film Minute dans l'édition de 2022, *Colette à la plage*, qui n'est pas passé inaperçu.

L'Écran a rencontré une cinéaste amateur heureuse.



**L'Écran** ►► Par quelle circonstance avez-vous connu le caméra club de Cannes ? Quel est votre parcours et quelles sont vos envies de cinéma ?

**Marie-Christine Martin d'Aigueperse** ►► Il faut dire tout de suite que je suis tombée dans la marmite cinéma jeune, car mon papa René Chaumelle, était un fou du 7e art. Il a réalisé de nombreux films amateurs dont certains ont été primés dans de nombreux festivals et certains ont fait scandale, comme pour *À mouche que veux-tu ?* en 1960. La revue trimestrielle Le Cinéma pratique de l'automne 1961 a fait un long article sur le film. Et puis mon mari et moi sommes partis faire le tour du monde sur notre voilier, voyage qui a duré 10 années. Imaginez le nombre d'heures de rushes que j'ai pu engranger ! Comme je suis un peu « petit oiseau sur la branche », je savais qu'il me fallait un coup de pied au... pour donner forme, en images, à notre tour du monde. Ayant jeté l'ancre à St-Raphaël, c'est là que j'ai trouvé un petit club, le CAB, qui s'est enthousiasmé pour mon projet. Aujourd'hui, je suis adhérente à deux clubs, le CAB de Boulouris et le 4C de Cannes car je me suis liée d'amitié avec Jean-Pierre Droillard et avec toute l'équipe cannoise. Après avoir réalisé douze films qui racon-

tent notre aventure, j'ai eu envie de découvrir le monde de la fiction et je me suis lancée dans un film gag, *Colette à la plage*. Certes un petit film, comme diront certains, en ajoutant « sans ambition », ce qui m'a (un peu) contrariée car je pense que le rire est le propre de l'homme et que tenter de faire rire relève d'une énorme ambition !

**L'Écran** ►► Dans *Colette à la plage*, un garde d'une réserve maritime interpelle une dame dans un petit bateau au prétexte que, même si elle n'est pas prise en flagrant délit de pêche, elle a à son bord tout le matériel nécessaire pour le faire. La dame réplique qu'elle pourrait très bien poursuivre pour tentative de viol le gardien, au prétexte qu'il a lui aussi « tout le matériel nécessaire pour le faire ». La « chute » du film est d'autant plus efficace qu'elle est inattendue, dédramatisée et bien mise en scène. Cette conclusion pourrait faire rire jaune, voire choquer, dans le contexte sociétal qui se crispe autour de ces questions aujourd'hui. Qu'en pensez-vous ?

**Marie-Christine Martin d'Aigueperse** ►► Les réactions que pourraient déclencher le thème de ce film, même si je ne l'ai pas fait dans ce but— un peu de



Colette à la plage.

provoc ne me fait pas peur — cela me donnerait même l'envie d'éclater de rire... (et de pleurer, au fond de moi !). J'ai tourné un 2e film gag, *Colette au couvent*. Ce n'est pas un film minute et c'est, à mon avis, mon meilleur film, les films de la *Ballade de Blue Marine* étant à part. Toujours la même façon de travailler : une équipe très réduite, trois acteurs, une caméra, un copain accessoiriste, quelques éclairages et un décor. Le couvent de Colette est une très vieille église de St-Raphaël qui est ouverte aux expositions. Il a fallu que je trouve une idée pour qu'on ne voit pas les panneaux explicatifs qui entouraient la crypte et dont je n'ai pu obtenir le droit de les enlever, même un quart d'heure. J'aime bien les challenges et je trouve que l'évocation de ce lieu est réussie, en deux jours de tournage.

**L'Écran** ►► Sur le plan de la réalisation technique, *Colette à la plage* fait quasiment figure exemplaire de film Minute réussi. Le langage cinématographique est bien exploité, le filmage sous différents axes s'enchaîne dans un rythme de montage sans aucun temps mort, la bande son est propre avec des répliques bien audibles, et la

chute est nette, avec des vocalises d'opéra qui enchaînent immédiatement la réplique finale. À part l'interprétation un peu appuyée typiquement « amateur », ce modèle d'efficacité, sur un ton réjouissant, contribue à la dimension pédagogique de l'exercice du film Minute. Quelle est votre opinion sur ce type d'exercice de réalisation ?

**Marie-Christine Martin d'Aigueperse** ►► *Colette à la plage* est mon premier scénario. Au départ, c'était un film de trois minutes et je n'en étais pas vraiment contente. Les spectateurs riaient mais je trouvais beaucoup de longueurs. L'idée de le transformer s'est imposée : *Colette à la plage* en film minute est bien meilleur que la première version. D'ailleurs, n'est-ce pas une prise de conscience ? Beaucoup de films (même professionnels) sont trop longs et quel plaisir, après le travail d'élagage, de voir que le film a gagné en efficacité et en rythme. Je ne suis pas un



Le livre qui retrace dix ans de voyage.



Animation au club audiovisuel de Boulouris, à Saint-Raphaël.

« chef d'orchestre » et je ne sais pas bien diriger une équipe, aussi *Colette à la plage* a-t-il été tourné en petit comité, en une journée, avec des amis qui avaient des bateaux car je voulais un beau décor pour cette histoire grivoise et le cap Dramont s'est imposé. C'est même le lieu qui m'a donné envie de faire ce film.

**L'Ecran ►► À propos « matériel », lesquels utilisez-vous en tournage et montage ? Quel est l'apport du club de Cannes dans vos réalisations, et quel rôle tenez-vous dans ses activités ?**

**Marie-Christine Martin d'Aigueperse ►►** Je filme avec une caméra Sony qui a quelques années, et je monte avec Première Élément. Je souffre énormément sur la sonorisation de mes films. Quand j'écris le scénario, je dessine un story-board qui ferait mourir de rire un dessinateur, mais cela me permet de réfléchir aux cadrages, de « voir » mon film.

**L'Ecran ►► Quels sont vos projets de réalisation et d'activités aujourd'hui ?**

**Marie-Christine Martin d'Aigueperse ►►** J'ai un projet en préparation. Nous serons au moins six participants, avec deux caméras, bref : une super-production à gros budget puisque nous déplaçons l'équipe de tournage à Gran Canaria ! L'équipe sera raphaëloise et cannoise. Nous aurons même un photographe qui immortalisera les moments forts du tournage, mais chut, même sous la torture je n'en dirai pas plus ! *La Ballade de Blue Marine*, filmée en

dix années et montée en presque autant de temps, comprend 12 films de 15 à 20 minutes. C'est grâce à ces films que le 4C cannois m'a fait une place dans le club. Grâce à eux, j'y ai acquis une petite notoriété et beaucoup d'amis. Les films ont été distingués par une diffusion sur Azur TV, dans l'émission de Jean Dulon, *L'œil du voyageur*, pendant quatre semaines. Quelle gloire pour une néophyte ! Je n'ai jamais envoyé ces films concourir, sans doute ne sont-ils pas des films pour les concours. Moi je les aime, ils me rappellent tellement de souvenirs ! D'ailleurs, pour que ce voyage continue à vivre, j'ai écrit un gros pavé de 630 pages, *La Ballade de Blue Marine*, édité et diffusé par BOD et dont le succès a dépassé toutes mes espérances. J'anime les séances de projections du Club audio visuel de Boulouris, le nouveau nom du CAB à St Raphaël et je participe aux activités de mes deux clubs. La réalisation d'un film est un vrai, même si parfois douloureux, plaisir. Je suis une vieille dame qui s'amuse !

*Propos recueillis par Ch.R.*

L'équipe de tournage du nouveau *Colette au couvent*.

## Jeanne Glass : Salon toujours actif avec les jeunes

À Salon-de-Provence, malgré ses quatre-vingts bougies soufflées il y a deux ans, Jeanne Glass continue à arpenter le terrain dans l'accompagnement des jeunes dans la pratique du cinéma.

La production estivale a cette fois pour titre *Poisson d'avril*.



Sur le plateau, une électro de luxe appelée Jeanne Glass.

**L'Ecran** ►► Jeanne Glass, quelles sont les dernières nouvelles du club ACC-MJC-Clap Salon-de-Provence ? La belle équipe du film *Il serait temps*, primé à Soulac en 2021, est-elle toujours active ?

**Jeanne Glass** ►► Notre concours régional s'est tenu le dernier week-end de mai. Nous y avons envoyé trois films : un documentaire sur la découverte des Bories de Provence, un film de fiction réalisé par des jeunes intitulé *Poisson d'avril* et un film sur notre rencontre avec Aimé Jacquet en visite à Grans. Généralement ce sont des rencontres intéressantes et nécessaires pour notre région, je pense.

**L'Ecran** ►► Travaillez-vous toujours le cinéma avec des adolescents ?

**Jeanne Glass** ►► Oui, à la Maison des Jeunes le mercredi après-midi nous avons notre réunion de 15h à 17h. Nous avons un scénario d'un jeune membre (15 ans) Victor Picard-Guindon sur une fiction

dans le genre "horreur". Nous avons des réunions de préparation, de repérages, recherche d'acteurs.

**L'Ecran** ►► L'ACC-MJC-Clap Salon est une des rares associations à la fédération qui s'appuie sur une MJC. Encourager les MJC et les classes de lycées à option cinéma à intégrer la fédération pourrait-il être une piste pour lui donner un nouveau souffle ? Pensez-vous à d'autres pistes possibles ? Comment voyez-vous la fédération dans dix ans ?

**Jeanne Glass** ►► C'est sûr qu'il faut travailler avec les MJC, mais chaque ville doit avoir ses options. Nous c'est la MJC de Salon qui est notre soutien depuis longtemps. Les cours de ciné dans les lycées et collèges font aussi des projets ciné, quelquefois avec des associations. Chez nous, le festival annuel de cinéma est un bon moyen pour diffuser les films des clubs et associations. Notre cinéma de Salon soutient les projets de jeunes et associations. Il faut continuer ! Les associations comme la fédération et les Unions Régionales sont essentielles. ●

## Thierry Balaguer : un premier film à 64 ans

Musicien, comédien de théâtre et de spectacle de rue, Thierry Balaguer a été intermittent du spectacle pendant 17 ans. Adhérent au club ACC-MJC-Clap de Salon-de-Provence, il a réalisé à 64 ans son premier film. *Le JE* a été proposé au Fédé Open Festival sur le thème du geste. Une carrière d'artiste s'arrête ; la passion des arts continue.



La fête avant le massacre : *Le JE*.

**L'Ecran** ►► Le scénario de *Le JE* est simple : à l'orée d'un bois, un peloton d'exécution se met en place. Au moment où le commandant ordonne le tir, le visage du condamné se brouille et devient celui qui ordonne le feu. « Qui est la victime ? Qui est le bourreau ? » est le texte qui s'incruste dans l'image du

globe terrestre dans l'espace. Est-ce une réflexion sur le fait que chacun d'entre nous serait capable de commander un peloton d'exécution ?

**Thierry Balaguer** ►► *Le JE* est né d'une réflexion. Sommes-nous seul à l'intérieur de notre JE ou y

sommes-nous bien plus, tous ceux qui appartiennent à Nous, autrement dit tous. Avec ce point de vue, faire du tort à quelqu'un revient à se faire du tort à soi-même. C'est ce qui se passe dans le film : c'est comme si le condamné se tirait lui-même dessus, comme il pourrait aussi bien tirer sur son fils ! Dans chacun de nous, il y a un peu de soi, nous nous devons donc respect et considération.

**L'Ecran** ►► Il existe une « version longue » de ce film (6 minutes) où est développé un récit qui contextualise l'exécution. On retrouve les deux personnages, commandant/fusillé, fêtant dans un flash back les fiançailles de la fille de l'un avec le fils de l'autre. La dernière scène qui nous ramène après les coups



Le JE.

**L'Ecran** ►► Ce premier film et sa diffusion vous donne-t-il des nouvelles envies de cinéma ? Le club de Salon qui y a largement participé, à en croire le générique, y contribue-t-il ? Quels sont vos projets ?

**Thierry Balaguer** ►► En effet, le club de Salon-de-Provence m'a beaucoup aidé. Il est dirigé par une dame formidable, Jeanne Glass. Le cinéma coule dans ses veines, elle y a consacré toute sa vie, et malgré un bel âge, elle est toujours là, disponible pour tous. Je l'apprécie vraiment et la remercie. Quant à mes projets, j'envisage bien sûr d'autres créations, c'est ma passion. Un nouveau scénario se dessine à moi : *Le hasard*, puisqu'il fait bien des choses !

*Propos recueillis par Ch.R.*



Thierry Balaguer.

de feu nous montre que c'est le jeune fiancé qui gît à terre, la bague de fiançailles au doigt, bague que lui avait offerte la fille du commandant. Si la construction de la narration peut laisser perplexe, c'est l'ironie du destin qui prédomine dans les intentions du film. Pouvez-vous nous expliquer comment se sont imbriquées les deux versions du film ?

**Thierry Balaguer** ►► Il est vrai que dans un premier temps, je n'avais écrit que la première partie, mais j'ai voulu aller plus loin en liant les deux personnages par une belle et vieille amitié et en y rajoutant l'horreur d'un père qui tue son fils.



Le JE.



L'UAICF Sète a organisé un stage national cinéma

## Six jours à Port-Vendres



Douze stagiaires, principalement des cheminots actifs et retraités, ont participé à un stage cinéma financé par le Siège national avec le soutien du comité UAICF Méditerranée, début octobre 2022.

La commission technique nationale cinéma-vidéo de l'UAICF (Union artistique et intellectuelle des cheminots français) avait lancé en mars 2022 un projet de stage basé au village vacances du CCGPF La Voile d'or à Port-Vendres et l'a confié au club sétois animé par Albert Peiffer. En compagnie du réalisateur Gérard Corporon, Albert Peiffer est parti en repérage et ils ont arrêté leur choix sur le site du cap Béar, un cap rocheux bordé de falaises dominé par un phare de marbre rose, situé sur la commune de Port-Vendres.

A alors commencé l'écriture du scénario mettant en scène deux comédiens, puis le découpage technique, plan par plan. Les stagiaires ont ensuite participé au tournage proprement dit, exclusivement en extérieur, ainsi que c'était précisé dans le cahier des charges. Le temps d'une semaine, ils sont devenus ingénieur du son, perchman, script, assistant lumière ou photographe de plateau.

Le résultat est un film de onze minutes intitulé *Cap Béar*. L'histoire commence simplement par l'arrivée du personnage masculin au Cap Béar pour une affaire familiale. Rapidement, la situation vire au drame. La musique est signée Sébastien Brunner, adhérent à l'UAICF Belfort. « Une immersion de six jours dans une formidable ambiance, des stagiaires comblés qui repartent riche d'une formation hors du commun, prêt à transmettre l'expérience acquise dans leur club », conclut Albert Peiffer.

Extrait de « Atout Sud », bulletin de l'UMCV (Région 8), numéro de janvier 2023.



Nouvelle édition du Festival national de la créativité audiovisuelle

## Le club de Cannes a relancé le FNCA

**A**près trois années d'interruption, le festival cinéma et diaporama organisé par le Caméra club de Cannes a repris du service. C'était la 36<sup>e</sup> édition de cette manifestation qui a plusieurs fois changé de nom, mais la première sous la direction de Paul Lecuir qui a succédé à Jean-Pierre Droillard. Le Festival national de la créativité audiovisuelle (FNCA) avait reçu cette année 162 propositions de films et de diaporamas. Les 35 productions ont été projetées le samedi 3 juin dans la superbe salle du Miramar... qui avait accueilli une semaine plus tôt la prestigieuse sélection de la Semaine de la Critique dans le cadre du Festival de Cannes (*voir photos ci-contre*).

D'après Paul Lecuir, cette édition n'a pas retrouvé la pleine audience de l'avant Covid. Le palmarès étant déjà connu des organisateurs (le jury avait délibéré quelques semaines auparavant en huis clos), les lauréats avertis ont pu bénéficier pour leur film du pic d'audience de l'après-midi (environ 70 personnes dans la salle à la projection de leur film) et de la présence de représentants de la mairie au moment du palmarès. Neuf films de la sélection étaient des productions d'adhérents de la fédération des clubs de cinéastes. ●



La salle du Miramar sur la Croisette, qui accueillait le FNCA le 3 juin (photo du haut) et les films de la Semaine de la Critique du Festival de Cannes du 16 au 25 mai (photo du bas). Deux publics très différents, la même passion du cinéma. (photos Charles Ritter).



Au cœur du plus grand festival cinéma du monde

## Des adhérents « fédé » sur le tapis rouge

Ils étaient au moins six cinéphiles de la fédération, cette année, à « manger du film » à Cannes. Guillaume La Rocca et Nathalie Lay (Caméra club Bressan), Emmanuel Dubois (Imag'in Toulouse) Philippe Lefelle (CAP Paris), ainsi que Pierre Orcel et Charles Ritter (DiVi-Passion Athis-Mons).

Guillaume La Rocca a régulièrement publié, au jour le jour, sur sa page Facebook qui a été très suivie, ses critiques des films qu'il découvrait. Il regrette de n'avoir vu « que 27 films » cette année, dont 14 de la compétition officielle. Grâce à son ami le producteur Benoît Quainon, il a pu assister à la cérémonie de clôture.

Le bilan de Pierre Orcel et Charles Ritter est plus modeste : 16 longs-métrages en 5 jours, mais surtout les 10 courts-métrages de la Semaine de la Critique. Ils sont adhérents à l'association des cheminots cinéphiles « Ceux du Rail » qui est partenaire de la Semaine de la Critique, compétition parallèle qui comprend 7 longs métrages et 10 courts métrage. Avec leur accréditation, ils ont pour mission de désigner un « Petit Rail d'Or » pour leur court-métrage préféré et un « Grand Rail d'Or » pour un long-métrage. La remise des prix se fait au stand de la CST où les bénévoles organisent un cocktail, dans le village international sur la Croisette. C'est un grand moment convivial partagé avec des auteurs de films, critiques de cinéma et autres passionnés. Ils sont hébergés à proximité, dans un centre de vacances du CE de la SNCF, inoccupé à cette période. C'est une opportunité exceptionnelle que partagent les 80 adhérents qui résident dans le centre. ●



Guillaume La Rocca, Nathalie Lay et Emmanuel Dubois.



Le jury des courts-métrages de la Semaine de la Critique en discussion.



Remise du prix pour son court-métrage *I promise you paradise* à l'Égyptien Morad Mostafa, sur le stand de la CST.

## Voyages et regards

### Josette Bardy a rencontré les « femmes girafes »

*J'ai rencontré les dernières femmes au long cou* de Josette Bardy était en compétition à Soulac l'an dernier. Les « femmes girafes » de la minorité ethnique tibéto-birmane du Myanmar ont été le sujet de plusieurs documentaires, y compris amateurs dans nos concours régionaux. Josette Bardy (CIV Vanves), cinéaste globe-trotteuse qui avait fait l'objet d'un portrait dans L'Écran (N° de décembre 2020), les a rencontrées en 2019 en Thaïlande.

**L'Écran** ►► Dans quel contexte s'est inscrit votre voyage ?  
Connaissiez-vous l'existence de cette « tribu des femmes au long cou » ?

**Josette Bardy** ►► Comme tout un chacun j'avais entendu parler de ces femmes et mieux, je les avais déjà "vues" il y a une quinzaine d'années, en tant que simple touriste. Les approcher de plus près était le but de mon voyage mais j'ignorais ce qui m'attendait en réalité.

**L'Écran** ►► Avec quels moyens techniques avez-vous tourné ce film ? Étiez-vous accompagné d'un fixe ?

**Josette Bardy** ►► J'ai tourné seule avec une caméra et un micro cravate, quelquefois accompagnée pour poser les questions lors des interviews.

**L'Écran** ►► Aviez-vous une idée précise de ce que vous alliez chercher en allant rencontrer cette communauté, ou bien le reportage s'est-il construit au montage ?

**Josette Bardy** ►► En fait, le reportage s'est construit au fil des prises de vue. J'ai eu la chance de rencontrer les bonnes per-



sonnes qui m'ont aidée à entrer en immersion dans les villages. Seule ou à deux c'est toujours plus facile de se faire inviter.

**L'Ecran ►►** Vous dites que la minorité Padaung du Myanmar (ex-Birmanie) a été contrainte de fuir la junte birmane dans les années 1990 pour aller dans les pays limitrophes. Connait-on les raisons de cet ostracisme? La pratique du « long cou » qui caractérise la forte identité culturelle de cette ethnie pourrait-elle en être une des causes ?

**Josette Bardy ►►** Persécutées par la junte militaire au pouvoir, elles ont dû fuir vers les pays limitrophes, refusant d'abandonner leur tradition mais aussi leur religion chrétienne.

**L'Ecran ►►** Cette pratique bouscule nos représentations dites « universelles » (en réalité : occidentales et contemporaines) sur les idées que nous nous faisons de l'éthique, de la beauté, de la liberté. Et comme souvent, ce sont les femmes qui sont placées au centre des conflits, un peu comme la burqa islamique ou la pratique de l'excision. Quel est votre regard de femme sur ce type de « tradition » ?

**Josette Bardy ►►** La pratique ou plutôt la tradition en question ne gêne personne puisque de nombreux touristes depuis des dizaines d'années affluent pour les prendre en photo. Aucun rapport avec le port de la burqa islamique ou la pratique de l'excision qui sont des pratiques à caractère religieux. Je comparerais volontiers le port des colliers des femmes au long cou au port de la coiffe et du costume, par exemple, des bigoudènes de Bretagne il n'y a pas si longtemps.

**L'Ecran ►►** Les origines de cette pratique semblent très incertaines. On évoque la protection contre les morsures de tigre ou une origine « folklorique » ancestrale. Personne ne semble se poser la question : pourquoi les hommes s'en sont-ils dispensés ? Il y a certains postulats qui interrogent. Les femmes Padaung ne se posent-elles pas cette question ? Qu'en est-il de l'instruction de ces femmes ?

**Josette Bardy ►►** Selon la légende, les hommes n'avaient pas besoin de se protéger le cou parce que les tigres ne les attaquaient pas. Les femmes "au long cou" abandonnent petit à petit leur tradition précisément pour faire des études. C'est la raison pour laquelle est née la

pratique du "faux collier". Seules les vieilles femmes conservent encore leur collier, les enfants n'en ont pratiquement plus car interdits à l'école, et ce n'est pas la "tasse de thé" des jeunes hommes.

**L'Ecran ►►** Votre film commence comme un document d'investigation ethnique mais rapidement, des éléments dans l'environnement filmé font place au doute : boutiques de souvenirs, points de rafraîchissement... Votre film bascule lorsqu'on découvre ces faux colliers facilement détachables. Mais ils sont exhibés par des volontaires d'un village pour touristes, sorte de Disneyland ethnique qui évoque les « zoos humains » d'autrefois. Vous concluez : « Certains prônent le boycott de ces lieux, mais ont-ils réfléchi sur le profit financier qu'en tirent les Padaung ? Et n'est-ce pas pour ces femmes l'ultime moyen de préserver leur culture ? ». Quelle est votre opinion ?

**Josette Bardy ►►** C'est tout le sujet du film. D'une part les jeunes filles tiennent à faire des études pour se socialiser et se socialiser bien sûr, et d'autre part, elles ne veulent surtout pas abandonner leur tradition, vu la manne financière qui découle de la venue des touristes, en quelque sorte "trompés" par le port des faux colliers. Moi la première.

**L'Ecran ►►** Quels sont les voyages filmés que vous avez pu tourner depuis 2019 ? Y a-t-il eu des projets annulés ou reportés à cause des restrictions dues à la pandémie ? Quelle est l'actualité de Josette Bardy aujourd'hui ?

**Josette Bardy ►►** Faute de pouvoir voyager, la pandémie et surtout le confinement m'ont poussée à faire des recherches dans mes propres archives. C'est ainsi que j'ai retrouvé des images de 2009 et 2015 qui m'ont permis de réaliser un nouveau film. Aujourd'hui, j'ai repris mes voyages et un montage est en cours.

*Propos recueillis par Ch.R.*



# SoulaCritiques

Hélène Linard



## **Mon doudou**

de Thomas Salazar  
(Jolie Prod - R1)

Une fiction sur la méchanceté des enfants entre eux expliquant la « naissance » d'Hitler que l'auteur a imaginé ici en enfant brimé. La chute est inattendue et bien amenée. Le titre prête à confusion mais rapidement expliqué par les dialogues et il est intéressant de par le contraste du surnom et la noirceur d'un

homme en devenir ! Les prises de vues sont variées et de qualité. La musique est adaptée et contribue à la dramaturgie.

Les scènes de jeux entre les enfants sont, à mon avis, un peu trop longues et le montage aurait gagné en rythme avec quelques coupures. Le film aurait peut-être gagné en intensité.

Bravo au réalisateur d'avoir su guider tous ces enfants dans des rôles difficiles.



## **Naissance d'un alto**

de Jean-Luc Mercier  
(CVMARC Compiègne - R2)

Un film en deux parties avec de très belles images, entre fiction et documentaire, où l'imagination du réalisateur donne vie à un épicea. J'ai été gênée par un raccord avec une vue de l'épicea qui aurait dû avoir l'alto à ses pieds lors de la prise de vue en plan large. Le texte est bien écrit et la voix posée, entrecoupé d'interviews

dans la deuxième partie. L'artiste jouant de l'alto est un très bon lien avec le reportage. Le montage manque un peu de rythme et la première partie aurait pu, peut-être, être raccourcie.

L'impression que les images servent le texte me semble un peu trop présente et crée une forme de lenteur. Cependant, un film très intéressant sur un métier d'artiste qui sert les artistes.



## **ChoXolatine**

de José Joubert  
(ASImage St-Cyr-sur-Loire - R3)

Un film presque classé X plein d'humour et très bien servi par les actrices et acteur.

Le script est très bien écrit et l'histoire tient en haleine jusqu'à la chute.

Les dialogues à quatre voix en parallèle pour expliquer d'une façon gênante les étonnants

symptômes des jeunes femmes sont intelligents et donnent du rythme.

Les prises de vue sont variées et de qualité. La musique est tout à fait adaptée. Le titre est amusant et illustre bien l'histoire. Le réalisateur aborde avec bonheur et finesse l'homosexualité. Les symptômes des jeunes filles sont traités avec humour et provoqueront une rencontre que nous souhaitons longue et heureuse ! Bravo à toute l'équipe pour ce film réussi qui nous a fait sourire et même rire.



## **En panique**

de Jean-François Goujon  
(3e Œil Angers - R4)

Un film jouant sur les non-dits, l'adultère et l'homosexualité traités de manière subtile et très bien servi par le jeu des acteurs. La bande son, principalement au début, qui m'a semblé en décalage avec les images, m'a assez perturbée. Les prises de vues sont variées et intelligentes. Il existe quelques problèmes de lumière avec des surexpositions et quelques anachro-

nismes avec par exemple, les volets fermés pendant certains moments du récit.

Le script est bien écrit et bien construit servant une dramaturgie crescendo. Le montage est assez dynamique et rythmé. Une histoire à « tiroirs » qui illustre bien la complexité des secrets de famille et des non-dits vécus par les enfants.



## **Wei ? (Allô ?)**

de Mikele Carlino

(Cinéma Non Commercial de Lorraine Vitrey - R5)

Un film de science-fiction dont la dramaturgie est bien menée jusqu'à la chute inattendue. Tout le scénario réside dans la répétition des scènes faisant penser à *Un jour sans fin* et

d'un mauvais numéro dans une cabine téléphonique, servi par des images remarquablement bien filmées avec des prises de vues variées et de grande qualité. Le jeu des acteurs et particulièrement celui de l'acteur principal est juste et ajoute à l'émotion. La musique, entrecoupée par la sonnerie du téléphone et des bruits de la ville est bien vue et rajoute au suspens. Le montage est rythmé malgré ces répétitions de scènes et d'images qui n'altèrent pas le dynamisme du film.

Bravo au réalisateur et à son équipe pour un film quasi professionnel qui peut difficilement être comparé à des films amateurs ou des films de club dont je salue également le talent.



## **La peur dans mon cartable**

de Marie Hénaff

(Caméra club Rochelais - R6)

Un film émouvant sur le harcèlement scolaire ponctué par des témoignages poignants des parents, d'un enfant mais également de spécialistes de l'éducation. Les interviews sont bien menés sans être dans le pathos, juste dans la sobriété. La musique originale est de qualité et conclut bien ce documentaire ainsi

que le déroulé du générique avec tous les noms des enfants décédés.

Un scénario bien construit et un montage dynamique. Bravo à la réalisatrice et au courage des parents qui permet de faire avancer la législation sur un sujet toujours d'actualité et difficile à traiter.





## **La Savia**

de Alexis Jude

(Atelier vidéo Anthy-sur-Léman - R7)

Un titre qui prête à confusion car ce n'est pas de la sève des plantes dont on parle ! C'est un film clip sur le tango et de la sensualité que dégage cette danse. L'idée du noir et rouge est bien vue mais la lumière joue des tours au réalisateur : ce rouge qui

déborde sur les visages des personnages, particulièrement dans les gros plans et le gris qui apparaît sur les robes des danseuses, m'ont assez gênés.

Un scénario en deux parties avec une première partie qui « plante » le décor et qui explique le titre, sans doute un peu longue. Il est parfois bien que la musique serve le film et non le contraire. On ne peut que saluer les danseuses et danseurs qui illustrent très bien la musique. Bravo à eux.



## **Tabou**

de Jean-Paul Combelles

(AFACT Fuveau - R8)

Un sujet difficile à traiter sur la sexualité des personnes handicapées. Le réalisateur m'a égarée dans sa première partie en nous rendant antipathique le personnage principal, handicapé qui vend de la drogue à des

jeunes dans une cité. Les prises de vue sont variées et bien filmées, particulièrement la scène d'amour où les images et la lumière sont très belles. Le script, s'il veut amener le spectateur à comprendre la chute est complexe et perd le sujet premier du film.

Pour ma part, les deux dernières parties se suffisent à elles-mêmes et auraient été plus percutantes. Bravo au réalisateur, aux acteurs de traiter et de filmer ce sujet sans tabou !

## Wei ? (allô ?), le film de tous les mystères

Charles Ritter

Dès les premières secondes du film, on est saisi par l'élégance de la mise en scène. On se dit aussi que, oui décidément, c'est encore un de ces films qui vient de la « région 5 » dont la production n'a rien à voir avec les films de clubs amateurs qu'on a coutume de voir dans nos concours. Et une production dont on ne connaîtra jamais rien de l'auteur.

*Wei ?* est un très beau film, où tous les postes techniques (image, bande son, montage...) sont extrêmement bien pensés et maîtrisés. Le scénario est à l'avenant : la dramaturgie qui se développe à partir de ces appels téléphoniques mystérieux d'une cabine, l'empathie qui se crée avec ce personnage solitaire, les superbes ambiances nocturnes contribuent magnifiquement à cette atmosphère mélancolique, faite de mystères indicibles. La pirouette narrative finale, plutôt que d'apporter une explication rationnelle, nous charme habilement par une réponse poétique.

C'est pourtant par ce sophistiqué plan final du téléphone vintage luxueux où prend son envol un papillon (l'âme de la défunte, sans doute) qu'un regard un peu exigeant peut se dire : non, là, c'est vraiment *too much*. Car dès les premières images, une autre lecture du film peut agacer. Musique très « Hanszimmerienne », esthétisme appuyé, dispositif mélodramatique : il y a un côté très formaté qui se dégage de ce qui ne pourrait être considéré que comme un (brillant, certes) exercice de style.

En tout cas, pour la plupart des cinéastes de la fédération,

ce film est une belle leçon de cinéma. Une leçon d'autant plus pertinente qu'elle a nécessité peu de « moyens », car que voit-on dans ce film ? Essentiellement un personnage déambulant seul dans la nuit. On ne peut qu'encourager à voir ce film, le revoir, individuellement ou en séance club, et en disséquer sa réalisation technique, ses ressorts narratifs, ses choix de mise en scène.

Mais pas plus que pour le personnage du film au sujet de la grand-mère de Yi-Jing, nous n'en saurons davantage sur l'auteur Mikele Carlino. Ce ne sera sans doute pas par Louis Brengarth, président de région, qu'on aura des précisions sur ce mystérieux club de Lorraine Vitrey. Tout mon dossier sur le GUR-Est publié dans L'Écran de juin 2022 est issu de mes recherches sur Internet. *Wei*, Mikele ? La ligne est toujours coupée avec le Grand Est. C'est donc par l'IMDb de l'auteur, son site Internet Carlino Lab, son compte Facebook que l'on apprend que l'auteur lorrain aux origines calabraises « *is based in France but travels for projects around the world* », qu'il est « *a photographer as well as an art director who is sensitive to beauty in art and curious of everyday life* ». On s'en serait douté et c'est réussi. Dans sa page Facebook, on apprend que le film « *a énormément de codes sur la culture taïwanaise, j'espère que mes amis occidentaux arriveront à s'y retrouver* ».

Son dernier film *Un jour les choses changeront* a également été tourné avec sa « team Taïwan ». Voilà un auteur avec qui on aimerait bien échanger.



Qui êtes-vous ? C'est grand mère au téléphone.

## Réflexions et découvertes

### Les boucles Lelouch

Christine Rey

**L**e temps fait bien les choses. D'abord parce qu'il passe et que ce qui était « tel » hier n'est plus « comme » aujourd'hui. Et puis, parce qu'en passant, il crée d'infinies modifications aux dessins sans cesse différents. Le temps passe et ne revient pas chante en substance Nicole Croisille dans *Il y a des jours... et des lunes*. Voire. Au cinéma, il est toujours là.

Et lorsqu'on s'amuse à plonger dans l'œuvre d'un réalisateur à un rythme soutenu, type rétrospective – ce que nous avons déjà fait pour Sautet dans le numéro 139 de l'Écran –, il ressort de ce temps condensé de visionnement, qui se compte en jours et non en années d'attente entre les films, une quasi intimité avec certains thèmes récurrents de l'auteur.

Ce qui apparaît d'abord incroyable chez Lelouch, c'est la présence répétée d'*Un homme et une femme* : au générique de *La Bonne Année*, en signalement dans *Voyou*, en fredonnement dans *Robert et Robert...* Et au fil de la vie du réalisateur, la première fois bien sûr, en 1966, avec le film initial qui va lui donner la Palme d'or, puis, vingt ans après, comme pour les *Mousquetaires*, le très réussi *Un homme et une femme : vingt ans déjà*. En 2019, Lelouch réalise un volet final à cette trilogie, intitulé *Les Plus Belles Années d'une vie*.

Tout ça, les films dans les films, les citations, laisse songeur. On pourrait imaginer qu'il s'agit de narcissisme, d'autosatisfaction, et peut-être que ça l'est aussi, mais il ne s'agit pas ici de porter un jugement de valeur, car la question qui se pose est à la fois plus simple et plus profonde : qu'est-ce qui peut bien pousser un réalisateur à refaire sans cesse le même film ? Et est-ce le même film ?

Oui, puisqu'il s'agit des mêmes êtres, tant pour les rôles que pour les acteurs, Anne Gauthier, alias Anouk Aimée,

et Jean-Louis Duroc, alias Jean-Louis Trintignant, qui ne cessent de se rencontrer, portés l'un vers l'autre par un amour vibrant, et qui ne cessent de se séparer. Et non, parce que plus rien n'est possible de la même manière,





Claude Lelouch (2e à gauche sur la photo)

c'est ce que dit explicitement Anne Gauthier, devenue productrice du film de leur propre histoire dans le deuxième volet de la trilogie.

Et le film, qui commençait pour nous comme un remake d'*Un homme et une femme*, et pour les protagonistes comme l'histoire filmée de leur rencontre, bifurque et devient une autre histoire. En plus des citations et des reprises d'images, il y a de formidables mises en abîme dans ce film, où le cinéma joue avec le cinéma, alternant les versions pile et face de réalités et de fictions qui se bouclent et se rebouclent. Lelouch est le roi de la boucle.

*Les Plus Belles Années d'une vie* vont nous mettre sur la piste de mémoire des deux personnages, comme s'il s'agissait vraiment de leurs plus belles années, ce que démentent formellement les scénarios : on apprend dans le deuxième que les retrouvailles du premier ont été un feu de paille, et le troisième nous dit que les amours du deuxième n'ont pas duré. Autrement dit, jamais cet amour n'a eu de futur, jamais il ne s'est réalisé. Pourtant, chacun des volets de la trilogie tente de refaire l'histoire amoureuse que le dernier volet a raté ou laissé de côté. Et jusqu'à la fin, et à chaque fois, on a envie d'y croire.

Les plus belles années, ce ne sont donc peut-être pas celles des personnages, mais plutôt celles qui célèbrent ce

moment magique du cinéma où Lelouch s'est vu consacré en un film, et a obtenu l'argent qui allait lui permettre de consolider Les Films 13, sa maison de production, et d'être à jamais son propre producteur. Il le dit explicitement : « Un homme et une femme m'a offert une liberté incroyable en me permettant pendant cinquante ans de faire les films que j'avais envie de faire. Les Plus Belles Années d'une vie était ma façon à moi de dire merci à ce film. La vie est un jeu compliqué qui permet de ne pas voir le temps passer. »

Les plans d'*Un homme et une femme* où rayonnent la beauté et la jeunesse des deux acteurs viennent et reviennent, leitmotif finalement énigmatiques. S'il y a répétition, semblent nous dire ces séquences, c'est que l'immense promesse de la jeunesse est irréalizable. Peu importe ce qu'on devient, cela n'enlève rien à ce qui a été un jour amour et beauté. Et les images qui en témoignent, intactes, provoquent, plus qu'une nostalgie ou un jeu de mémoire, une fascination pour ce que le temps ne peut pas marquer.

Les critiques ont souvent reproché à Lelouch d'être superficiel et, entre la critique et lui, le conflit date des tout débuts (« Claude Lelouch, retenez bien ce nom, vous n'en

*entendez plus jamais parler* », Cahiers du cinéma, 1961). Pourtant, si le réalisateur se pose en cinéaste « populaire » face à un hypothétique cinéma « intellectuel », ses films sont tout sauf simplistes. Ils sont même d'une grande complexité, tant au niveau du filmage que du montage.

Il est vrai que Lelouch n'œuvre pas dans la profondeur. Il aime le spectacle, les chorégraphies, les sensations, la musique et les performances physiques. De plus, il peut porter double, triple ou quadruple casquette, puisqu'il est souvent à la fois scénariste, cadreur, réalisateur et producteur. Tous les acteurs jouent formidablement bien. Et souvent se dégage justement de ses films une impression de liberté que l'on trouve rarement dans le cinéma français. Eh oui, Lelouch fait ce qu'il veut, quand il veut, avec qui il veut, et c'est peut-être bien ça aussi que la critique lui reproche ! Allez savoir.

Lelouch n'œuvre peut-être pas dans la profondeur, mais il semblerait que sa profondeur ne soit pas dans l'espace, qu'il parcourt inlassablement et souvent à toute vitesse, mais dans la durée. Ce qui l'intéresse, ce sont les desseins du temps, y compris dans la reproduction des êtres, génération après génération. Il n'est pas rare qu'un acteur ou une actrice joue le fils ou la fille de tel rôle déjà incarné lors du même film. Les incarnations peuvent aussi rebondir de film en film : Jésus dans *La Belle Histoire* vient directement d'*Il y a des jours... et des lunes* ; il en est même la réincarnation. Les époques se mélangent d'un plan à l'autre, les noms et les prénoms se retrouvent d'un film à l'autre. Salomé, par exemple, les traverse de l'enfance à l'âge adulte. Les citations se répètent, tout comme les vies. Etc., etc. Les analyses de tous les films de Lelouch pourraient apporter des quantités d'exemples de ce type, comme on analyse les figures de style chez un poète.

Certes, l'auteur affirme croire en la réincarnation, et peut-être croit-il aussi que la pleine lune est mauvaise, sans doute est-il la perpétuelle proie de superstitions et peut-être que son anti-intellectualisme primaire l'empêche absolument d'être rationnel... Certes, certaines scènes historiques de *La Belle Histoire* sont proches du ridicule, et on peine à prendre au sérieux les discours sur la réincarnation ou les coïncidences réitérés dans de nombreux films. Quand un personnage affirme qu'il y a « *une vie pour apprendre et une vie pour vivre* », sous ce discours élitiste se cache une grande modestie, nous dit-on aussi. Méfions-nous donc des interprétations hâtives, y compris de celles énoncées par l'auteur.

À vrai dire, avec le temps, peu importe ce qu'il pense, affirme ou fait comme choix politique, son œuvre est là, avec ses ratés et ses réussites, ses miroitements et ses multiples niveaux. Lelouch a tourné plus de 50 films, si on compte les scopitones des années 60, clips sur des chansons, dont il dit qu'ils lui ont tout appris. Ça ferait presque

un film par jour pendant deux mois : de quoi suivre bien d'autres pistes.

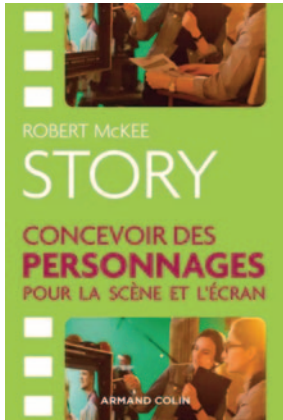
Le cinéma de Lelouch n'est peut-être pas intellectuel, mais il ouvre parfois sur des dimensions métaphysiques et assurément poétiques : le poème *Partir Revenir* dans le film du même nom en est un bel exemple. Dit une première fois par Annie Girardot, il est dit une deuxième fois à la fin du film en écho avec la chanson dont il constitue les paroles. Dans *Roman de gare*, c'est aussi une chanson qui répond à la dernière question. Il n'y a pas un seul film de Lelouch où une chanson soit « coupée » (souvenir de scopitones ?), et le producteur Lelouch accepte du réalisateur Lelouch, qu'il insère en entier tel morceau de Ravel ou Rachmaninov. La musique elle-même devient alors scénario ou acteur : il qualifie ainsi *Partir Revenir* de « film pour caméra, piano et orchestre », et ce sont les images qui accompagnent la musique.

« *Il n'y a que deux ou trois histoires dans la vie de l'être humain et elles se répètent aussi cruellement que si elles n'étaient jamais arrivées...* » On ne saurait mieux dire pour qualifier l'œuvre de Lelouch, que cette phrase de Willa Cather qui émaille plusieurs films. Les vies de Lelouch, y compris celles comblées par le cinéma, y compris celles avec ses compagnes, apparaissant parfois toutes en même temps (*Tout ça... Pour ça*), composent, année après année, une immense fresque en spirale dans laquelle se retrouvent imbriquées les mille et une vies des uns et des autres.



# Le coin lecture

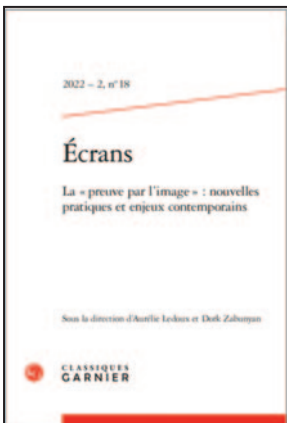
Didier Bourg



• **Story, Concevoir des personnages pour la scène et l'écran**  
de Robert McKee, Editions Armand Colin, 320 pages

Animateur de séminaires à la renommée internationale sur l'écriture de scénarios, l'auteur présente ici les grands principes de la caractérisation de personnages pour la page, la scène et l'écran. De nombreuses analyses de scènes dramatisées et de conflits en tout genre illustrent son propos : en littérature (Loin des yeux, Gatsby le Magnifique, Mademoiselle Else, Le Musée de l'innocence...), au théâtre (Qui a peur de Virginia Woolf, Un tramway nommé désir, Jules César, Un raisin au soleil...), à la télévision (Breaking Bad, House of Cards, True Detective, Les Soprano...) et au cinéma (Le Grand Sommeil, Coups de feu sur Broadway, Gladiator, Lost in Translation...). Pour explorer la nature d'un dialogue et son expressivité, découvrir les méthodes d'un spécialiste, afin de maîtriser les tactiques verbales qui structurent votre histoire et donner corps à vos personnages. « Ce livre est comme un GPS pour l'écrivain. Si vous êtes un jeune auteur et que vous vous retrouvez coincé dans un cul-de-sac, il vous mettra sur les rails pour accéder à l'excellence. Si c'est déjà votre métier, mais que vous avez perdu vos repères, il vous orientera pour revenir à vos fondamentaux » affirme Robert McKee.

• **Revue Écrans, « La preuve par l'image : nouvelles pratiques et enjeux contemporains »**  
2022 – 2, n° 18, sous la direction d'Aurélie Ledoux et Dork Zabunyan,  
Classiques Garnier, 246 pages, 25 euros.



Au-delà des débats récurrents sur un mal nommé « cinéma du réel », fruit d'une addition de subjectivités, la notion de réalité des images auxquelles nous sommes confrontés et dont traite notamment les articles de cet ouvrage, est au cœur des inquiétudes concernant les progrès des intelligences artificielles. Si, aujourd'hui, sortir son smartphone permet par exemple de documenter des violences policières et de contribuer ainsi à la manifestation d'une « vérité », les enjeux de la « preuve par l'image » renvoient à un ensemble de problématiques qui interroge le rapport de l'image au savoir et à la « réalité ». Ce numéro de la revue Écrans est riche de nombreux articles passionnants interrogeant tant l'image fixe qu'animée et renvoyant à ce questionnement : que prouve au fond la prise de vue, ce morceau d'espace-temps capté dans un « réel » bien plus vaste, fixé sur un support et diffusé à une multiplicité de regards dont la subjectivité est le propre des conditions psychologiques et sociologiques de sa réception ?

• **Bourvil**  
de Luc Larriba, Editions Hugo, 224 pages, 19,95 euros



Parmi les comédiens préférés des Français, Bourvil occupe une place à part dans la culture et l'imaginaire hexagonal. Ce fils d'agriculteurs normands, doué pour les études, rêve d'une vie d'artiste. Il entame alors une double carrière, courant les cachets, de cabarets en théâtres. Il sera musicien (harmonica, cornet à pistons, accordéon...), chanteur de music-hall et d'opérette, et acteur dans des comédies légères où on le cantonne d'abord dans le rôle d'imbécile heureux. Tendre incarnation de monsieur Tout-le-Monde, ses multiples talents et son amitié avec Gérard Oury lui offrent le statut de vedette populaire après les énormes succès du Corniaud et de La Grande Vadrouille. Mais « l'anarchiste au grand cœur », comme le qualifie Frédéric Mitterrand, sait également incarner des rôles plus dramatiques – La Traversée de Paris, Fortunat, Un drôle de paroissien, Les Grandes Gueules, Le Cercle rouge. Aujourd'hui, son répertoire musical (Les Crayons, Salade de fruits, La Tactique du gendarme, Le Petit Bal perdu, Ballade irlandaise, La Tendresse... – environ trois-cent-soixante titres) se transmet de génération en génération et inspire régulièrement les artistes de la chanson. Ce livre illustré, rétro-pop et coloré, à la maquette ludique, présentant le parcours de l'acteur-chanteur de façon chronologique, émaillé de nombreux zooms sur sa filmographie, de pages thématiques et de portraits d'instants, est enrichi d'anecdotes qui soulignent la lucidité et le courage de cet artiste hors du commun.



• **L'ADN du récit**  
de Frédéric Serve, Editions Véronne, 126 pages, 13,50 euros.

L'auteur de cet ouvrage a derrière lui une longue carrière de chef opérateur de longs métrages et de documentaires. Son travail dans le milieu du cinéma l'a amené à participer à la réécriture des scénarios sur lesquels il travaillait comme co-scénariste. Une opération demandant avant tout de comprendre le projet en question, c'est-à-dire son fonctionnement interne, intime. C'est ce travail de compréhension du processus narratif que cet essai approche de façon très pragmatique. Epousant le modèle de la molécule d'ADN, il permet de mettre à bas des obstacles liés à l'habitude et de sortir d'un raisonnement qui suivrait un modèle unique.



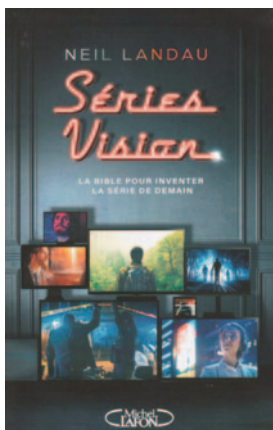
• **Ciné pop-corn 1975-1995**  
de Philippe Lombard, Editions Hugo, 304 pages, 12 euros.

Des Dents de la mer à Usual Suspects, la vingtaine 1975-1995 voit déferler, sur les écrans américains, la vague du cinéma d'entertainment (de pur divertissement). Riche de films marquants devenus cultes pour la plupart, cette période nourrit encore aujourd'hui les rêves de cinéphiles et inspire les séries les plus populaires, à l'image de Stranger Things (2016-2022). Une balade réjouissante et iconoclaste au rayon VHS, emmenée par une écriture très « poil à gratter ». Fun facts à gogo, quiz, thématiques barrées, répliques qui tuent : Lucas et Spielberg discutent sur une plage à Hawaï (et créent Indiana Jones) ; le jour où David Lynch a refusé Le Retour du Jedi, la création de l'Ectomobile de SOS Fantômes...



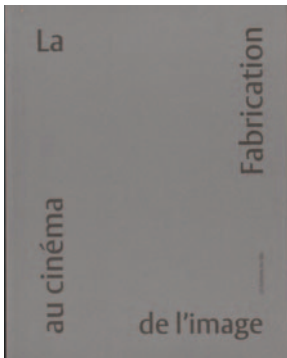
• **Casablanca**  
de Marc Augé, Editions Arléa, 120 pages, 9 euros.

« Lorsque Rick (Humphrey Bogart) entre dans sa chambre et allume une lampe, il découvre Ilsa (Ingrid Bergman), debout devant la fenêtre, en train de regarder la nuit de Casablanca ; elle se tourne vers lui, son visage est encore dans la pénombre, et nous la voyons avec les yeux de Rick. Ni lui ni nous n'oublierons jamais cette apparition. Pour lui, pour nous, irréelle et évidente, elle est déjà un souvenir. » Marc Augé, anthropologue, ancien directeur d'étude à l'EHESS, nous livre ici le mythique film de Michael Curtiz, sorti en 1942, comme un miroir de son propre rapport au cinéma depuis son enfance. Il l'évoque avec tendresse comme on exhumerait un amour perdu.



• **Séries vision, la bible pour inventer la série de demain**  
de Neil Landau, Editions Michel Lafon, 528 pages, 25,95 euros.

Si vous êtes fan de séries et que vous rêvez de créer la vôtre, ce livre très complet est sans nul doute fait pour vous. Scénariste depuis plus de trente ans, professeur d'écriture, Neil Landau vous dévoile tous ses secrets et vous présente les outils nécessaires pour développer votre projet de A à Z, à l'aide d'études de cas approfondies et d'entretiens exclusifs avec les showrunners des séries internationales les plus courues du moment : La Casa de Papel, Fargo, Gomorra, Succession, Unorthodox, Euphoria, Ozark, Pose, L'Amie prodigieuse, The Good Fight, The Great... sans oublier Le Bureau des légendes. Les différents chapitres permettent de se familiariser pleinement avec des notions telles que la construction d'un univers, les moteurs narratifs, les antagonismes, les cliffhangers...



• **La Fabrication de l'image au cinéma**  
 sous la direction de **Caroline Champetier et Giusi Pisano**, Editions de l'Œil, 384 pages, 35 euros.

Les textes réunis dans cet ouvrage sont le reflet de la passion qui anime des directrices et directeurs de la photographie dans l'exercice de leur métier. Ils transmettent ici leur expérience. Comment fabrique-t-on une image au cinéma/de cinéma/en cinéma ? Avec quels outils, bien sûr – comment et pourquoi choisit-on une caméra, tel panel d'éclairages et de machinerie, telle sensibilité de pellicule, etc. – mais aussi avec qui – le réalisateur, le chef décorateur, les acteurs, sa propre équipe « image »... –, quand – en amont, pendant, ensuite, jusqu'à l'étalonnage – et évidemment, pourquoi ? Pourquoi telle image plutôt que telle autre, pourquoi tel format de cadre, pourquoi une caméra fixe ou en mouvement, pourquoi tourner au printemps ou en hiver, pourquoi maquiller une peau ou pas, jusqu'à où peut-on aller trop loin et qui/quoi le permet ? Qui et quoi se cache derrière ces ombres et lumières mouvantes sur l'écran, comment métamorphose-t-on le désir d'un cinéaste en visible pour tous ? Des témoignages très enrichissants évoquant un métier avec précision, simplicité et passion.



• **Penser les formes filmiques contemporaines**  
 sous la direction de **Vincent Deville et Loig Le Bihan**, Université Grenoble Alpes Editions, 330 pages, 29 euros.

Comment penser les formes filmiques contemporaines dans un monde éminemment complexifié, à l'ère d'une mondialisation débridée, où la circulation des images n'a jamais été aussi massive et rapide ? C'est un véritable défi pour l'analyste des images, qui peut lui-même se dire contemporain à la seule condition d'être « celui qui perçoit l'obscurité de son temps comme une affaire qui le regarde et n'a de cesse de l'interpeller », comme l'affirme le philosophe Giorgio Agamben. Articulée autour de quatre hypothèses de travail – Temporalités contrariées ; Mémoires stratifiées ; Espaces reconfigurés ; Mondes partagés – la réflexion collective menée ici interroge à la fois la manière dont les formes filmiques contemporaines pensent et analysent le monde, et comment elles suscitent en retour l'invention de nouveaux gestes, méthodes, postures, techniques, stratégies et outils analytiques afin de continuer à penser avec exigence les images et les œuvres d'aujourd'hui. Les auteurs expriment la difficulté du discours critique confronté à des œuvres contemporaines empreintes de radicalité et déjouant les attendus. Ils interrogent également leurs outils d'analyse confrontés à un monde qui se complexifie chaque jour davantage.



• **Jean-Pierre Marielle**  
 de **Stéphane Koechlin**, Editions Hugo, 224 pages, 19,95 euros.

Le chemin vers la notoriété n'aura pas été de tout repos pour Jean-Pierre Marielle. Épicurien, inattendu, excessif, il a marqué la mémoire des spectateurs par sa haute stature et son inimitable phrasé, inspirant aux dialoguistes les répliques les plus savoureuses du cinéma français. Devenu comédien presque par accident, il accède à la notoriété dans les années 70, après avoir couru le cachet sur les planches et multiplié les apparitions dans des comédies de second ordre. Blier (Calmos) Tavernier (Coup de torchon), Audiard (Comment réussir quand on est con et pleurnichard ?), de Broca (Le Diable par la queue), Lautner (La Valise), Joël Séria (Les Galettes de Pont-Aven) imposent bientôt son personnage de râleur, mi-looser, mi-séducteur, avant qu'il n'excelle dans des compositions plus nuancées d'anti-héros ambigus (Le Parfum d'Yvonne), austères (Tous les matins du monde) ou désabusés (Les mois d'avril sont meurtriers). Acteur au parcours exceptionnel (plus de 100 films, 40 pièces de théâtre et autant de téléfilms) jamais avare d'aphorismes savoureux, cet amoureux de jazz et de littérature se définissait lui-même comme « décalé » – à savoir « calé en rien ». Cet ouvrage, riche d'anecdotes et de témoignages, bénéficie de la même qualité d'illustration que tous ceux sortis dans la même collection (Bourvil, Belmondo...).





• **Le Décor de film**

de D. W. Griffith à Bong Joon-ho, de Jean-Pierre Berthomé, Editions Capprici, 272 pages, 27 euros.

Quelle image du futur Blade Runner de Ridley Scott a-t-il inventée ? Pour quelle raison Pier Paolo Pasolini a-t-il préféré tourner L'Évangile selon saint Matthieu en Italie après des semaines de repérage en Palestine ? Comment Jacques Demy et son décorateur Bernard Évein ont-ils métamorphosé la ville de Rochefort ? Pourquoi les plafonds sont-ils aussi bas dans Le Procès d'Orson Welles ? Ce livre propose aux cinéphiles comme aux futurs professionnels du cinéma d'approcher les grands enjeux du décor. Particularités du cinéma vis-à-vis du théâtre et de l'architecture, incidences du tournage en studio ou en décors naturels, représentations du passé et du futur, trucages analogiques et numériques... Autant de grands thèmes qu'aborde l'auteur avant de consacrer treize études de cas à des films exemplaires de l'histoire du cinéma.

• **Comment faire du cinéma, Paul Vecchiali, irréaliste à tout prix !**

de Jérôme Soubeyrand, Editions Hémisphères, 198 pages, 18 euros.

Comment faire un cinéma authentique, innovant et particulier tout en s'inscrivant dans une économie qui s'affranchit des lourdeurs de l'industrie ? Comment tourner à tout prix sans renoncer à ses ambitions artistiques ? C'est là le credo de toute une vie : celle du cinéaste Paul Vecchiali qui, à l'instar de son ami Jean-Luc Godard, a continué jusqu'à sa mort, en janvier 2023, à l'âge de 92 ans, à produire et réaliser en toute indépendance l'une des œuvres les plus monumentales et singulières de l'histoire du cinéma, réalisant en soixante et un ans de carrière trente-deux longs métrages de cinéma et quarante-cinq téléfilms. Tout à la fois manuel pratique de production, ode au travail en équipe et analyse filmique détaillée et exhaustive, ce livre s'adresse à toutes celles et ceux qui veulent réaliser un film à petit budget et, bien plus largement, à tous les amoureux du cinéma. Jérôme Soubeyrand, lui-même acteur, scénariste et réalisateur, a travaillé sur les derniers films de Paul Vecchiali. Grâce à leur complicité, la « leçon de cinéma » opère comme un passage de flambeau, le cinéaste ayant lu, validé et préfacé cet ouvrage peu avant sa mort.



• **Ateliers d'écriture, 50 conseils pour réussir son scénario sans rater sa vie**

d'Alain Layrac, Editions Hémisphères, 210 pages, 15 euros.

« J'ai compris très tôt que les scénaristes professionnels, n'étaient pas – et de loin – ceux qui avaient les plus belles ni les plus passionnantes histoires à raconter, qu'ils étaient simplement les seuls à posséder les outils pour les raconter. » Ce cours d'écriture s'adresse à tous ceux qui veulent rédiger et n'ont pas accès à des formations souvent trop chères ou sélectives. Avec des exemples simples et accessibles à tous, pour la plupart tirés de la vie, Alain Layrac nous guide à travers toutes les étapes de construction d'un scénario et plus largement d'une histoire écrite, de comment trouver une idée originale à comment construire un personnage, et comment structurer et dialoguer une bonne histoire. Il a lui-même adapté librement son livre en fiction pour le cinéma sous le titre Le Cours de la vie, réalisé par Frédéric Sojcher avec Agnès Jaoui dans le rôle principal, sorti en salles en mai 2023.



• **Il était une fois la production**

de Jacques Bidou, Editions Hémisphères, 128 pages, 15 euros.

À la tête de sa société fondée en 1987, Jacques Bidou a produit quarante-deux longs métrages de fiction et soixante-douze documentaires, avec le souci d'explorer le monde, d'aborder ses crises à travers le cinéma et de permettre à des réalisateurs, majoritairement issus des pays du Sud, de faire entendre leur voix. Il propose ici une plongée au plus près du métier de producteur de cinéma, de cinéma du monde en particulier. Le livre prend comme fil conducteur le long-métrage Yalda, la nuit du pardon du cinéaste iranien Massoud Bakhshi, de sa naissance à sa consécration au festival de Sundance, en faisant des incursions dans d'autres œuvres produites. Cet ouvrage alerte aussi sur la difficulté de plus en plus grande pour trouver le financement de ce type de film et défendre un cinéma dont les enjeux politiques puissent être à la hauteur des enjeux esthétiques.



# FFCV intramuros

Communication à la fédération : point d'étape

## Évolution de la comm', saison 2

**E**n attendant la validation définitive (purement formelle) par le Conseil d'État des nouveaux statuts, la communication de la fédération doit s'adapter à une période de transition. On trouvera donc des « FFCV » avec son logo bleu et rond encore ici et là, et on utilisera avec parcimonie le nouveau nom de marque « CinéAmat France », en privilégiant le nouveau terme institutionnel « Fédération des clubs de cinéastes ».

Les petites querelles idéologiques sur cet « Amat » ne doivent pas nous détourner d'actions concrètes à entreprendre, celle de recruter des nouveaux adhérents. Or à mon avis, c'est sur le terrain des régions et des clubs que des actions doivent être entreprises, en faisant participer des écoles, classes cinéma de lycée et autres MJC à nos événements. Et cette population-là sera fière de rejoindre une institution signée d'un « France ». Des lycée Bourdon Blanc d'Orléans, collège Wolf de Mulhouse, MJC Maison pour tous de Voreppe, on en redemande. Ils ne sont pas des professionnels, mais ne se voient pas non plus en « indépendants ».

### Communiquer vers les nouveaux retraités

À nous aussi d'être attentifs aux nouveaux retraités qui pensent s'investir dans des associations. Il y en a forcément dans notre entourage, qui ont des compétences d'animateur, de trésorier, de régisseur, de technicien. Nous sommes trop frileux pour demander peut-être. Patrick Lanza, ancien ingénieur du son, pour ne citer que lui, est arrivé à la fédération au moment de sa retraite. L'assistante réalisateur de mon prochain film est une enseignante à la retraite qui s'est découvert une passion pour le cinéma, et je pourrais citer d'autres exemples. Une politique plus « pro-active », déjà engagée vers d'autres cinéastes avec le festival Fédé Open, ne peut être que bénéfique pour tous.

### Logo et nom de domaine

Nous avons reçu en interne seulement cinq propositions de logo « CinéAmat France – Fédération des clubs de cinéastes ». Nous remercions les candidats qui s'y sont essayés. Mais la majorité n'a pas suivi le cahier des charges et aucune des propositions n'a été convaincante. Un appel d'offres va donc être

lancé auprès de graphistes professionnels. La nouvelle dénomination de la fédération impliquera vraisemblablement la création d'un nouveau site Internet avec son nouveau nom de domaine. Le site actuel présente des failles de sécurité et une unité graphique qui s'est dégradée. Nous sommes également hors-clous concernant l'e-mailing comme nous le pratiquons aujourd'hui : l'utilisation d'une plate-forme sécurisée du type Sendinblue devient incontournable.

Nous avons donc renouvelé notre confiance à l'agence Yes for comm, spécialisée dans le travail avec des associations et qui pratique des prestations très raisonnables et adaptées, pour poursuivre notre accompagnement vers l'environnement numérique indispensable aujourd'hui.

### S'adapter à un nouvel environnement

La deuxième édition de notre Fédé Open Festival est bien engagée. La page Facebook de CinéAmat France a été créée : <https://www.facebook.com/cineamatfrance/>. Celle d'Instagram va bientôt suivre. Nous communiquerons sur ces nouveaux supports uniquement lors de la « bascule officielle » de FFCV vers CinéAmat France. N'en déplaise aux nostalgiques de l'ORTF, la télévision publique a bien basculé un jour en France Télévisions. Il nous faut donc avancer conjointement : 1) vers le nouveau logo et sa charte graphique, 2) vers un site Internet au nouveau nom de domaine, 3) vers le lancement des réseaux sociaux ; mais ne basculer uniquement que lorsque tout sera prêt.

Et tout ne sera pas prêt pour le prochain « Soulac ». Or c'est précisément en septembre prochain qu'auront lieu les prochaines élections de la nouvelle mandature du bureau fédéral. Et les nouvelles candidatures pour aller au charbon semblent ne pas se bousculer. Il y a pourtant urgence à trouver des nouvelles bonnes volontés et des nouvelles compétences, si possible un peu plus « 2.0 » que celles de nous autres anciens.

La commission Formation a bien réussi sa mue « 2.0 » avec sa chaîne YouTube (ses tutos, ses cartes blanches, les interventions de Daniel Matoré et de Patrick Lanza) et ses formations en présentiel dans les régions. C'est dans la comm' maintenant qu'il faut sortir de la chrysalide.

*Charles Ritter*

*Commission Communication CinéAmat France*

## Formation FFCV : toujours sur YouTube et on the road

Le tour de France du cycle 2 de la formation nationale avance bien. Jean-François Lapipe et Charles Ritter sont déjà passés par quatre régions ce premier semestre pour leur formation "Écriture d'un scénario" et "Mise en scène et langage cinéma". Vingt à vingt-cinq personnes assistent à ce stage qu'il faut aussi voir comme une opportunité de se rencontrer et d'échanger, de façon conviviale, entre les clubs d'une région, sans la "pression des concours régionaux" !

La région 3 (UNCCV) ayant déjà réservé le week-end du 22 octobre, il reste à ce jour aux régions R1 (CinéVIF), R4 (UCCVO) et R8 (UMCV) à se manifester auprès de leur référents formation et d'Allain Ripeau, animateur de la commission Formation. Quant aux

interventions de Daniel Matoré et Patrick Lanza, animées également par Norbert Flaujac, elles se poursuivent sur la chaîne YouTube Objectif Formation qui comporte aujourd'hui 30 vidéos : discussions, tutos et cartes blanches. ●



De g. à d. et de h. en b. : Allain Ripeau, Norbert Flaujac et Daniel Matoré.

## Soulac-sur-Mer à l'horizon

Le 83e festival national de la FFCV "Ciné en courts" se déroulera cette année du jeudi 28 septembre au dimanche 1er octobre 2023, dans la jolie citée balnéaire de Soulac-sur-Mer.

Ce sera la 6e édition pour l'équipe qui s'est constituée en septembre 2018 et qui a su faire évoluer la vénérable institution que représentait notre "concours national".

Nous savons tous que ces 4 jours représentent une occasion rare de visionner nos réalisations dans des conditions optimales, une occasion aussi de partager nos expériences, nos questionnements, nos doutes, nos astuces, tout ce qui constitue notre passion du cinéma.

Pour cela, les membres de la commission "Festivals" : Marielle Marsault, Allain Ripeau, Jean-Pierre Droillard, Daniel Payard, à qui se sont joints Norbert Flaujac et bien sûr, notre président Jean-Claude Michineau, continuent à se mobiliser activement pour que tout soit prêt pour ce bel évènement.

Vous retrouverez en début d'été tous les renseignements et documents nécessaires à votre inscription sur le site de la FFCV, rubrique "Ciné en courts" : programme, fiche d'inscription obligatoire pour assister aux projections et/ou participer au repas de gala du samedi soir. Merci de bien vouloir respecter les délais qui vous seront communiqués afin de ne pas alourdir inutilement le travail de préparation.

Comme l'an passé, nous serons très heureux d'accueillir les lauréats du nouveau « Fédé Open Festival » le samedi en fin d'après-midi pour la projection des 10 films primés et la remise des prix. Nous espérons que cette 83e édition du festival national « Ciné en courts » se déroulera dans les meilleures conditions et que vous répondrez nombreux à notre appel !

A bientôt le plaisir de vous retrouver.

*Michèle Jarousseau*  
Responsable de la commission Festivals



La commission Festivals (manque sur la photo Allain Ripeau).

# CINÉ EN COURTS

83<sup>e</sup>

édition du

Festival National

de courts-métrages FFCV

du 28 septembre au 1er octobre 2023

CINÉMA OCÉANIC

SOULAC-SUR-MER

